

Dernières orties

est à lire d'un trait si l'on a soif, ou à doses homéopathiques avant de s'endormir, comme si nous étions encore enfant et qu'un grand barbu de père nous racontait chaque soir une histoire à dormir debout avant l'extinction des feux.

Le ton est onirique, nostalgique et un brin moralisateur. Les gens sont d'ici et pas d'ailleurs. Il y a Noël et Pâques, ces archi-fêtes de la chrétienté qui bien sûr ne sont plus ce qu'elles étaient. Il y a la mort d'un homme sans ailes qui aimait les aigles, en voyait partout, et de trop lever la tête fit un faux pas l'entraînant dans une chute toute bête. Un écrivain fauché acquitte ses impôts en rédigeant un rapport sur les derniers coins d'orties en ville et les dernières serveuses en mini-jupe dans les bistrots. Petit Pierre veut devenir Indien et posséder un cheval blanc, symboles pour lui de liberté. Un lapin de Pâques dégoûté des enfants trop gâtés se met en désespoir de cause à étudier la philosophie. Un peintre méconnu plaqué par sa belle la voit revenir le

soir de Noël... Il y a surtout, à mon avis, le mini-contes superbe de l'homme qui dessine un homme poursuivi dans une ruelle par une grosse «boule d'angoisse» et qui s'arrange, graphiquement, pour resserer les murs de telle façon que la boule s'immobilise et que le personnage traqué s'y creuse un passage au canif avant de recevoir sa récompense, de l'autre côté, le dessin d'une «belle jeune fille coiffée d'un chapeau romantique».

Ce livre fait plaisir. Il aurait fait plaisir à Gérard L'Eplattenier, mort en solitaire dans son anтре de Boudry au milieu de ses livres et de ses manuscrits que les éditeurs considéreraient d'un regard plutôt dédaigneux. Aujourd'hui qu'une sorte de légende du personnage L'Eplattenier pointe le bout de son nez opportuniste avec cette publication posthume («Vie brève, intense, forte», note Claude Frochaux dans sa préface), et qu'on voit surgir quelques clichés rassurants (le bourlingueur promenant «sa haute silhouette de poète barbu») et qu'on évoque comme un signe de paternité le poète Arthur Nicolet, je crois honnête de rappeler qu'au-delà de ses emportements et du culte qu'il

voit aux écrivains aventuriers, Gérard L'Eplattenier fut d'abord un légionnaire de la solitude.

Il était d'une sensibilité rare, avec des élans mystiques, chaleureux profondément et couvait en lui des facultés d'émerveillement hors de portée des gens confortables. Mais il n'est jamais devenu l'aventurier qu'il aurait voulu être, et tout soulé de rêves, et de vin, sous le poids de ses légions quotidiennes, le même homme chaleureux, sensible et intelligent pouvait se mettre à gueuler n'importe quoi. Je goûtais l'humour du «dernier royaliste», j'abhorrerais l'aigreur, parfois, quand il se faisait tard, d'un L'Eplattenier prêt à ressusciter les fantômes de la ruelle nazie et fasciste qui aurait pourtant tôt fait de réduire brutalement ce libertaire au silence.

Cela n'est peut-être pas bon à dire. Mais il n'y a rien de pire que les trous de mémoire diplomatiques quand il s'agit de saluer celle d'un homme et d'un écrivain passionné de liberté et de littérature, et qui a assumé ses passions sans filet, courageusement, jusqu'à la mort. Il faut s'en rappeler tout entier et le lire humblement.

◇ Jean-Bernard Vuilleme



GÉRALD L'ÉPLATTENIER — A la veillée avant de s'endormir.

26/10/1990